V

MUTATION IDÉOLOGIQUE DANS LES FIGURES DE HÉROS RÉPUBLICAINS, ENTRE 362 ET 279 AVANT J.-C.

PAR PAUL-M. MARTIN
Université d'Orléans

SOMMAIRE. — *Alors que le premier siècle de la République offre une galerie de portraits « républicains » qui, de Brutus à Camille, sont encore fortement imprégnés de charisme ou d'aura monarchique, on assiste, dans le siècle qui suit le compromis licinien, à une mutation de l'idéologie républicaine, qui se montre désormais capable de façonner des figures héroïques dont la geste fait référence de moins en moins à la monarchie et de plus en plus aux nouvelles valeurs républicaines. C'est ainsi que, si la* devotio *de M. Curtius en 362 a encore besoin d'un précédent romuléen, celles des Decii ne se réfèrent qu'à elles-mêmes, tandis que la carrière de T. Manlius Torquatus renvoie très largement au précédent républicain de la légende de Brutus.*

Plusieurs figures de légende dominent la première génération de l'ère républicaine romaine. Cela ne signifie pas forcément qu'elles sont toutes de pure légende. Simplement, la geste héroïque de Brutus, celle de Publicola, celles enfin de ceux qu'on peut appeler « le trio anti-Porsenna » (Horatius Cocles, Mucius Scaevola, Clélie) sont si encombrées de légende qu'il est bien difficile de cerner leur éventuel fondement historique. Au demeurant, ces figures ne nous intéressent ici que par l'*aura* royale qui émane d'elles. Nous avons essayé ailleurs de cerner cette *aura* royale[1] et c'est donc seulement en prologue au sujet traité aujourd'hui que nous rappellerons nos conclusions essentielles.

Il est manifeste, par exemple, que Brutus, « l'inventeur de la liberté », fut tout de même un curieux « consul » : apparenté au roi qu'il a détrôné — lequel ne manque pas de prétendre qu'il a été chassé par une « révolution de palais »[2] — à la faveur de sa situation privilégiée de *tribunus celerum*[3], il fait et défait ses collègues à sa guise, s'empare d'emblée des faisceaux[4] et, quand il marche à la tête de l'armée ro-

1. Cf. P.-M. Martin, *L'idée de royauté à Rome*, Clermont-Ferrand, 1982, I, 311 sq.
2. Liv., II, 6, 3.
3. Liv., I, 59, 6 ; D. H., IV, 71, 1 ; 75, 1 ; cf. L.-R. Ménager, *Les collèges sacerdotaux, les tribus et la formation de Rome*, dans *M. É. F. R. A.*, 88, 1976, 539 sq.
4. Liv., II, 1, 8.

maine, ses adversaires le voient dans la tenue d'un roi[5]. Il n'abandonne enfin le pouvoir qu'avec la vie, au bout de quelques mois, dit l'annalistique pour respecter la fiction de l'annuité consulaire, mais quelques mois d'une année si invraisemblablement chargée d'événements qu'on doute qu'ils aient pu tenir en si peu de temps. Quant à Publicola, le moins qu'on puisse dire est que son profil républicain est loin d'être pur ! Passons sur la légende — sans doute assez tardive — de son ancêtre qui aurait failli être élu roi à la mort de Romulus[6]. Il fut, malgré tout, le premier républicain à avoir été soupçonné d'*adfectatio regni*[7], et le plus étrange est que, pour désarmer les soupçons, il fit raser sa maison sur la *Velia*..., ce qui constitue la sanction appliquée par la suite aux *adfectatores regni*[8] ! Enfin, il y a bien longtemps que G. Dumézil a montré, d'une manière péremptoire, que, derrière les histoires de Cocles et de Scaevola, se cachait une version « historicisée » du mythe indo-européen du souverain borgne et du souverain manchot[9]. Même Clélie, selon lui[10], participerait de cette idéologie comme représentante de la première fonction indo-européenne, ce que nous croirons d'autant plus volontiers qu'il nous semble avoir apporté ailleurs quelques éléments convergents. En un mot, tout se passe comme si la tradition avait voulu, en constituant la geste de ces premiers héros républicains, les opposer en contrepoids à des figures de rois plus ou moins honnis : Tarquin le Superbe pour Brutus, Porsenna pour Publicola et pour le trio Cocles-Scaevola-Clélie. Mais il apparaît que, pour rehausser leur prestige, elle n'ait pu faire autrement que de charger leur légende d'un contenu royal inattendu. Tant il est vrai qu'il n'a pas suffi aux Romains de chasser leur roi pour être débarrassés de l'obsession de la royauté : le mythe historique a continué à fabriquer des fantômes, des *ersatz* de rois, au moment même où il croyait façonner des héros républicains. Sans doute, dans l'inconscient collectif, cette démarche avait-elle valeur d'exorcisme.

Près d'un siècle plus tard, la puissante personnalité de Camille baigne encore dans cette *aura* royale. Assurément, par son action comme par l'idéologie qui a magnifié sa figure, Camille apparaît d'abord comme une grande figure patricienne. Mais, par bien des traits de sa légende dorée, il est proposé aussi comme l'incarnation républicaine de vertus royales[11]. L'homme qui, en empêchant l'émigration à Véies,

5. Liv., II, 6, 7.
6. Plut., *Num.*, 5, 2.
7. Liv., II, 7 sq. ; D. H., V, 19 sq. ; Plut., *Publ.*, 10.
8. Cf. Liv., II, 41, 11 ; IV, 16, 1 ; VI, 20, 13 sq.
9. Cf. G. Dumézil, *Mitra-Varuna*...[2], Paris, 1948, chap. IX ; Id., *L'héritage indo-européen à Rome*, Paris, 1949, 159 sq. ; Id., *Mythes romains*, dans *Rev. Paris*, 1951, 105 sq. ; Id., *Mythe et épopée*, Paris, 1968-1973, I, 424 sq. ; III, 268 sq. ; Id., *La religion romaine archaïque*[3], Paris, 1974, 90.
10. G. Dumézil, *Mythe et épopée*, III, 281 sq.
11. Sur ce point, cf. P.-M. Martin, *L'idée de royauté à Rome*, I, 370 sq.

permit à Rome de rester dans Rome, a drainé vers lui les vertus du roi-fondateur, au point, par exemple, que son exploit véien a retenti sur la légende de Romulus, qui aurait vaincu Véies aux Ides d'octobre, comme Camille[12]. A Numa, il a emprunté une dévotion particulière à *Fides*, au nom de laquelle il s'oppose à Manlius Capitolinus[13]; avec Servius Tullius, il a en commun d'être lui aussi un favori de la Fortune et un fervent de *Mater Matuta*[14]. On pourrait souligner d'autres rapprochements avec d'autres rois de Rome et se demander si cette auréole royale ne reposerait pas, comme nous le croyons[15], sur quelque fondement historique, mais l'essentiel est ici de reconnaître que, plus d'un siècle après la chute de la royauté, le mythe républicain éprouve encore l'obscur besoin de revêtir ses grandes figures d'oripeaux royaux.

* * *

Or, dans le siècle qui suit les lois liciniennes-sextiennes, nous allons assister à une mutation idéologique du mythe, qui va progressivement se détacher des références royales pour s'enraciner dans un terreau purement républicain. Ce n'est pas là un hasard chronologique. Après plus d'un siècle d'affrontement entre plèbe et patriciat, pendant lequel — Tite-Live le répète trois fois durant cette période — il y a eu « deux États en un seul »[16], le compromis licinien peut être considéré comme un premier pas vers une réunification du corps civique. Par suite, le régime républicain peut désormais surmonter le tenace complexe — au sens quasi freudien du terme — qu'il faisait vis-à-vis de l'époque royale, d'autant plus facilement que l'expansion romaine, à partir du milieu du IVe siècle, et donc la gloire militaire des généraux de la République, n'ont plus rien à envier aux exploits, même embellis, des rois d'antan. Bien avant d'atteindre les extrémités de l'Italie, le champ d'action des armées républicaines va dépasser de fort loin les limites extrêmes que les traditions les plus complaisantes assignaient aux conquêtes royales.

Dans la période considérée ici — qui va de la *devotio* de M. Curtius en 362 à celle du troisième P. Decius Mus à la bataille d'Ausculum en 279 — l'abondance et l'âpreté des guerres mettent au premier plan une foule de héros dont Tite-Live dressera fièrement la liste dans son

12. Plut., *Rom.*, 25, 6 ; *Q. R.*, 53 ; *Hemer. ad Id. Oct.*

13. Plut., *Cam.*, 36, 5 et 7-8 ; cf. J. Bayet, *Tite-Live, Histoire romaine, VI*, éd. des Belles Lettres, Paris, 1966, 111, n. 3 ; 119.

14. Liv., V, 19, 6 ; 23, 7 ; Plut., *Cam.*, 5, 1-2 ; cf. M. Meslin, *L'homme romain, des origines au Ier siècle de notre ère*, Paris, 1978, 101-104.

15. Cf. P.-M. Martin, *L'idée de royauté à Rome*, I, 375 sq.

16. Liv., II, 44, 9 ; III, 67, 10 ; V, 24, 8 ; cf. Plut., *Cam.*, 7, 2-3.

fameux *excursus* sur Alexandre. Notons au passage que l'idéologie républicaine, au moment où elle se détache des références au passé royal de Rome, éprouve encore le besoin de se définir en opposition, donc en référence à un roi étranger contemporain, le plus prestigieux de tous, supposé — à tort ou à raison — avoir menacé Rome. Sur les dix noms de héros que Tite-Live érige ainsi en face de la figure d'Alexandre le Grand, certains sont même cités deux fois et, parmi eux, ceux justement sur qui porte notre enquête : M. Curtius, T. Manlius Torquatus et les trois P. Decii Mures[17].

* * *

Il y avait seulement quatre ans que la grande figure de Camille avait disparu lorsque le jeune M. Curtius se « dévoua » pour combler le prodigieux abîme qui s'était creusé dans le Forum et qui ne pouvait être rempli que par « la force principale du peuple romain » (*quo plurimum populus Romanus posset*), c'est-à-dire comme le comprit le jeune homme, *arma uirtusque*[18]. Sur ce récit passablement légendaire, G. Dumézil a fort justement discerné l'impact de la seconde fonction indo-européenne[19]. Mais la question qu'il convient de se poser présentement est celle de l'origine de cette pratique rituelle.

Dans un article récent, H. S. Versnel a cru discerner deux sortes de « dévotions » : la *devotio hostium*, qui serait la « vraie » *devotio*, au rituel fort ancien, et la *devotio ducis*, qui serait en réalité une *consecratio*, attestée pour la première fois en 340 et réduite à deux ou trois cas[20]. La *devotio* de M. Curtius n'entre exactement dans aucune de ces deux catégories, même si elle est plus proche de la seconde que de la première. On ne peut qu'être frappé par son caractère magiquement archaïque, qui nous renvoie aux lointaines origines de la ville. L'appareil qui l'entoure — *cinctus Gabinus*, cheval, lance — est celui de l'antique royauté latine[21] ; et ce guerrier en armes qui disparaît à jamais dans le *lacus Curtius* évoque Énée disparaissant au combat dans le Numicius[22], comme le roi d'Albe Tiberinus dans le Tibre[23]. Or, pour le Troyen, nous savons que la situation était au moment où il disparut

17. Liv., IX, 17, 7-8 et 12-13.
18. Liv., VII, 6, 1-6.
19. G. Dumézil, *Religion archaïque*, 202 sq. ; Id., *L'idéologie des trois fonctions dans quelques crises de l'histoire romaine*, dans *Latomus*, 17, 1958, 429-446
20. H. S. Versnel, *Two types of Roman « devotio »*, dans *Mnemosyne*, 29, 1976, 375-410.
21. Cf. A. Alföldi, *Hasta, Summa Imperii : the Spear as Embodiment of Sovereignty in Rome*, dans *A. J. A.*, 63, 1959, 1-27.
22. Liv., I, 2 ; D. H., I, 64.
23. D. H., I, 71, 2.

dans les eaux du Numicius, catastrophique pour ses troupes[24]. N'aurions-nous pas ici la trace d'un antique *devotio* du *rex* primitif, qui s'offrait à la noyade quand la situation militaire était désespérée? Et la supériorité des héros républicains « anti-Porsenna » ne résiderait-elle pas dans le fait que, si tous trois sont amenés à se jeter dans le Tibre pour accomplir leur exploit, le fleuve, loin de leur être fatal, les sauve, comme jadis il avait sauvé Romulus, en une ordalie réussie? On objectera que les circonstances de la *devotio* de M. Curtius ne sont pas militaires. Certes, mais sa tenue l'est, et son exploit est encadré par les récits des pestes qui le précédèrent et du déclenchement de la guerre contre les Herniques, qui le suit immédiatement. A l'évidence, la situation de la cité est fort critique quand M. Curtius se « dévoue ». Et il n'est pas invraisemblable que le redoutable privilège de la *devotio* soit passé de l'antique royauté au patriciat, c'est-à-dire à la classe qui, même sous la monarchie étrusque, avait fidèlement conservé les plus anciennes traditions latino-sabines.

Car il ne fait aucun doute que M. Curtius était un patricien[25]. La qualité d'*eques* qui lui est donnée fait référence, non à une hypothétique classe équestre qui était encore à naître, mais bien à l'arme aristocratique, qui avait Castor pour « patron » et où étaient enrôlés les *juniores* patriciens. Or, cette même année, une guerre — contre les Herniques — sera, pour la première fois, menée par un consul plébéien, L. Genucius, *suis auspiciis*[26]. Dans un tel contexte, le geste de M. Curtius apparaît comme une réplique, à la fois politique et sacrée, à l'envahissement du consulat et à la « pollution » des auspices par des plébéiens. A son habitude, le patriciat opposait à la montée de la plèbe les souvenirs sacrés de la royauté la plus archaïque, dont il s'affirmait héritier et gardien. Quelques années plus tôt, pour empêcher la plèbe d'émigrer à Véies, Camille n'avait rien fait d'autre, en mobilisant les souvenirs romuléens sous la bannière patricienne.

Au reste, refuserait-on tout crédit à notre hypothèse sur l'existence d'une *devotio* royale primitive que l'acte de M. Curtius n'en aurait pas moins une forte coloration royale, du fait de l'existence d'une tradition parallèle. Celle-ci faisait venir le nom du *lacus Curtius*, non de M. Curtius, héros républicain, mais de Mettius Curtius, noble sabin vassal de T. Tatius : dans la bataille qui opposa celui-ci à Romulus, avant le synoecisme latino-sabin, Mettius Curtius aurait failli trouver la mort dans le lac en affrontant soit Romulus lui-même, soit l'aïeul de Tullus Hostilius[27]. Rappelons que cet aïeul du troisième roi de Rome était,

24. D. H., I, 65.

25. Cf. V. Basanoff, « *Devotio* » *of M. Curtius* « *eques* », dans *Latomus*, 8, 1949, 31-36.

26. Liv., VII, 6, 8.

27. Plut., *Rom.*, 18, 5-6 ; D. H., II, 42 ; 46, 3 ; Liv., I, 12 ; VII, 6, 6 ; cf. la discussion critique de J. Poucet, *Recherche sur la légende sabine des origines de Rome*, Louvain, 1967.

selon certaines traditions qui le « sabinisent », le premier mari d'Hersilia, épousée en secondes noces par Romulus[28]. On conviendra que nous sommes bien dans un contexte de royauté ; ajoutons que le contexte militaire est ici beaucoup plus explicite que dans la version républicaine. Et si la version royale tient à « sauver » Mettius Curtius, dont la chute aurait été « accidentelle », c'est pour minimiser ce doublet en rehaussant la gloire du héros républicain ; mais la tenue du Sabin, ses paroles, l'identité de son adversaire, tout fait de cet « accident » une véritable *devotio.*

Par suite, on entrevoit la réponse à la question qui vient aussitôt à l'esprit : quelle version a précédé l'autre? Il a été parfaitement prouvé[29] que la généalogie de Tullus Hostilius est de seconde main. Donc, de deux choses l'une : ou la tradition relative à Mettius Curtius est contemporaine de la *devotio* de M. Curtius, et il est alors remarquable qu'on ait éprouvé le besoin, encore, de donner à cet exploit un précédent d'époque romuléenne ; ou la tradition royale est postérieure à l'événement républicain, et il est non moins remarquable que cet exploit ait été senti comme suffisamment chargé de connotations royales pour mériter un doublet d'époque romuléenne. Dans les deux cas, le point radicalement nouveau est qu'on a fait un décalque d'époque royale avec un événement républicain, au lieu, comme pour les héros républicains antérieurs — à l'exception parfois de Camille — de décalquer des traditions royales pour enrichir la légende républicaine.

* * *

Ce besoin de fournir encore un équivalent d'époque royale à cette première *devotio* républicaine, en 362, contraste violemment avec les traditions relatives aux *devotiones* des Decii, dont la première aurait eu lieu une vingtaine d'années plus tard, et qui ne renvoient, quant à elles, à aucun précédent royal. En effet, le premier P. Decius Mus se serait dévoué à la bataille de Veseris (340) contre les Latins[30] ; son fils, le plus célèbre, à celle de Sentinum (295), où Rome affrontait les forces coalisées des Étrusques, des Samnites et des Gaulois[31] ; son petit-fils enfin, à la bataille d'Ausculum (279) contre Pyrrhus[32].

On a soupçonné dans cette accumulation des doublets fictifs,

28. Liv., I, 11, 2 ; Plut., *Rom.*, 19 ; D. H., II, 45, 6 ; III, 1, 2 ; Ov., *Met.*, XIV, 830 ; Sil. Ital., XIII, 812 ; Serv., *ad Aen.*, VIII, 638 ; Macr., I, 6, 16.

29. Par J. Poucet, *ibid.*

30. Liv., VIII, 9.

31. Liv., X, 28-29, 5 ; cf. J. Heurgon, *Rome et la Méditerranée occidentale, jusqu'aux guerres puniques*[2], Paris, 1980, 334.

32. Dio., XL, 38 (= Zon., VIII, 5). Cf. J. Heurgon, *op. laud.*, 340.

depuis que les Anciens avaient ouvert la voie au doute en hésitant sur l'authenticité de la troisième *devotio*. Du coup, malgré quelques actes de foi dans la tradition[33], certains savants ne considèrent comme authentique que la seconde *devotio*[34]. Si nous admettons leur point de vue, du moins comme hypothèse, cela revient à estimer qu'à partir d'un événement unique — la *devotio* de 295 — la tradition républicaine aurait fabriqué, en amont et en aval dans la chronologie, deux doublets de cet événement, mais deux doublets également républicains, sans référence aucune à l'époque royale. Voilà qui serait tout à fait nouveau. Qui plus est, toujours dans cette hypothèse, la raison de ces doublets apparaîtrait clairement : si, comme il est normal, chaque *devotio* intervient dans une bataille indécise, ce fut à chaque fois contre des ennemis différents et chaque bataille marqua une étape supplémentaire dans la conquête de l'Italie — Latium, Italie centrale, Italie du Sud. Mais, même si l'on refuse cette hypothèse et si l'on tient pour l'authenticité de la donnée traditionnelle, il reste le fait brut, à savoir une totale absence de référence royale dans les *devotiones* des Decii.

Cette absence pourrait bien avoir une raison à la fois géographique et ethnographique. Les Decii appartenaient à une *gens* campanienne tard venue, non à une vieille *gens* romaine, et le théâtre de leurs exploits est étendu à toute l'Italie, et non circonscrit aux alentours de Rome. Autant le nom de Curtius, étroitement attaché au site de Rome, permettait facilement une anticipation royale, autant celui des Decii l'interdisait, tout comme ceux de Veseris, de Sentinum et d'Ausculum, situés bien au-delà de l'aire des guerres royales. Mais cette raison en cache une autre, idéologique. D'abord, il est possible que les Samnites de Campanie, auxquels appartenaient les Decii Mures, aient conservé, parmi d'autres rituels archaïques comme le *ver sacrum* ou la *legio linteata*, celui d'une *devotio* militaire, dont l'exploit de M. Curtius à Rome n'est qu'une pâle survivance, et que ce rituel, resté vivant chez les Samnites, n'ait eu, par suite, besoin d'aucune justification par un prétendu précédent historique. Ensuite, et surtout, l'apport de ce sang frais campanien à Rome a contribué à détacher les Romains de leurs vieux phantasmes royaux, en même temps que la formidable expansion italienne de Rome, en trois générations — celles des trois Decii, justement — faisait paraître désormais dérisoires les conquêtes attribuées aux rois de Rome. C'est en elle-même que la République cherchait à présent — et trouvait — ses modèles, ses *exempla*.

33. Notamment H.-I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris, 1948, 348 sq.

34. Cf. A. Bouché-Leclercq, dans Daremberg-Saglio, II[1], 113 a-119 b ; F. Münzer, dans Pauly-Wissowa, IV[2], 2279-2285 ; G. Stübler, *Die religiosität des Livius*, Tübingen, 1941, 173-204 ; J. Heurgon, *loc. cit.* ; Id., *Recherches sur l'histoire, la religion et la civilisation de Capoue pré-romaine*, Paris, 1942, 260-270. Cf., plus récemment, M. A. Cavallaro, *Duride, i Fasti Capitolini e la tradi-*

* * *

En voici d'ailleurs l'illustration. Entre la *devotio* de M. Curtius et celle du premier Decius (362-340), se situe la carrière de T. Manlius Torquatus. C'est en effet en 361 que celui-ci, en abattant en combat singulier un Gaulois d'une taille monstrueuse, à qui il prit son torque d'or, reçut le *cognomen* qu'il transmit à sa descendance[35]. Si l'on y regarde de près, les traces de l'ancienne idéologie ne sont pas totalement absentes chez ce héros républicain, mais elles sont comme estompées, affadies. Ainsi, le torque d'or dont il dépouilla son adversaire était, semble-t-il, un insigne distinctif des chefs et des dieux chez les Celtes. Et si R. Bloch a fort à propos reconnu dans cette forme de combat singulier entre chefs la marque celtique de coutumes guerrières archaïques[36], il n'en demeure pas moins que cet archaïsme a toutes chances de ressusciter, en plein IV^e^ siècle romain, cette sorte de « jugement de Dieu » que constituaient, aux temps primitifs de Rome, les duels de rois. Il est probable que les *spolia opima*, qui continueront à être jugés supérieurs au triomphe même, sanctionnaient à l'origine ce type de victoires[37], dont la tradition conserve la trace. Même si l'on récuse — à tort, selon nous, Virgile étant un excellent archéologue — le témoignage virgilien sur le duel d'Énée et de Turnus, sous prétexte qu'il est encombré de réminiscences homériques, l'institution des *spolia opima*, selon la tradition, fut consécutive à la victoire de Romulus sur le roi de Caenina, qu'il avait tué de sa main[38]. Et, chez Denys d'Halicarnasse, nous découvrons qu'avant de confier sa cause à des champions, Tullus Hostilius proposa d'abord à Cluilius un duel, à l'exemple, précise le texte grec, « des nombreux chefs et rois qui ont risqué leur vie pour la patrie »[39] — formule qui évoque irrésistiblement les vers de Virgile : ... *aliique ab origine reges / Martiaque ob patriam pugnando uolnera passi*[40]. Dans un autre ordre de références, au moment d'affronter le Gaulois, T. Manlius n'aurait pas craint, à en croire Tite-Live[41], d'évoquer la mémoire de son parent « qui précipita de la Roche Tarpéienne la colonne d'assaut gauloise ». Évidente allusion à l'exploit

zione storiografica sulle devotiones *dei Decii*, dans *A. S. A. A.*, 38, 1976 (1979), 216-316, pour qui le consul de 279 n'est pas le fils de celui de 295 et ne s'est jamais « dévoué ».

35. Liv., VII, 9 sq. ; cf. Claud. Quadrig., F 106 Peter (= Gell., *N. A.*, IX, 13).

36. R. Bloch, App. IV *ad Tite-Live, Histoire romaine, VII*, Paris, Éd. des Belles Lettres, 1968, 108 sq.

37. Liv., I, 10, 5 sq. ; cf. R. M. Rampelberg, *Les dépouilles opimes à Rome, des débuts de la République à Octave*, dans *R. D.*, 56, 1978, 191-214.

38. Liv., I, 10, 4 sq. ; Prop., IV, 10, 7 ; *C. I. L.*, X, 809 (= *I. L. S.*, 64) ; I^2^, p. 189, IV ; *Inscr. Ital.*, XIII, 3, 86.

39. D. H., III, 12, 2.

40. Verg., *Aen.*, VII, 181 sq.

41. Liv., VII, 10, 3.

de Manlius Capitolinus, mais allusion bien hardie, car le même homme avait, moins de vingt-cinq ans auparavant, été précipité à son tour de la Roche Tarpéienne pour *adfectatio regni*. Discours fictif — dira-t-on — tout comme celui dans lequel, quelques années plus tard (340), devant les ambassadeurs latins reçus au Capitole et qui se conduisaient « comme s'ils l'avaient pris », il évoquera le souvenir conjoint de Tullus Hostilius, de Tarquin l'Ancien et du dictateur Postumius, tous trois jadis vainqueurs des Latins[42]. Il faut noter que c'est la première fois qu'un discours livien évoque ensemble, pour la gloire de Rome, la mémoire d'un roi latin, d'un roi étrusque et d'un héros des débuts de la République, comme si, pour la première fois, était assumé tout le passé de Rome, tant royal que républicain. Que l'idéologie augustéenne ne soit pas absente de cette réconciliation des gloires nationales, nul n'en doute ; mais il nous semble remarquable qu'une telle rencontre ne se trouve dans *aucun* discours antérieur. Pour notre part, nous croyons que la tradition livienne garde ici la trace de la mutation de l'idéologie républicaine, qui va permettre désormais d'assumer sans complexe tout le passé de Rome.

Mais la principale originalité de la geste de Manlius Torquatus se trouve ailleurs : dans la multiplication des références au premier héros de la République, au *conditor libertatis* Brutus (cf. tableau ci-joint). On sait que Torquatus était le fils de L. Manlius Imperiosus, dont le *cognomen*, dit Tite-Live, était *grave liberae ciuitati*[43], tout comme l'avait été celui du dernier roi de Rome, l'oncle de Brutus, Tarquin le Superbe. Certes, ce surnom de *superbus*, qui appartient à la terminologie politique de la République[44], n'a pas pu en fait être donné au dernier roi de Rome avant le IV^e^ siècle...[45], c'est-à-dire justement à l'époque qui nous intéresse. Mais, dans le schéma structurel que nous essayons de montrer ici, Manlius Imperiosus — *crudelis et superbus*[46] — occupe la place dévolue dans la légende de Brutus à Tarquin le Superbe, « tuteur » — si l'on peut dire — de Brutus, depuis que celui-ci était devenu orphelin par la faute de Tarquin. De la dureté de Tarquin envers les siens, la preuve est fournie indirectement par l'aisance avec laquelle son fils Sextus sera cru par les gens de Gabies quand il prétendra fuir la tyrannie homicide de son père[47]. Et de même que le roi de Rome avait soulevé l'indignation contre lui en réduisant la plèbe en escla-

42. Liv., VIII, 5, 1.
43. Liv., VII, 4, 3.
44. J. Hellegouarc'h, *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la République*[2], Paris, 1972, 439-441 ; H. Haffter, *Superbia Innenpolitisch*, dans *S. I. F. C.*, 27-28, 1956, 135-141.
45. Cf. A. Alföldi, *Les débuts de la République romaine*, dans *Entretiens XIII de la Fondation Hardt*, Vandœuvres-Genève, 1966, 37 ; R. M. Ogilvie, *A Commentary on Livy*, I-V[2], Londres, 1970, 201.
46. Liv., VII, 5, 7.
47. Liv., I, 53, 5-10.

vage et en décimant le Sénat[48], de même Manlius Imperiosus était unanimement haï de ses concitoyens pour la dureté avec laquelle il les traitait[49]. Il ne se conduisait pas mieux envers son propre fils, *extorrem urbe, domo, penatibus, foro, luce,* et contraint à un travail servile, comme au fond d'un ergastule[50], pour la seule raison que le malheureux était affligé d'une incapacité native à s'exprimer distinctement[51], par l'effet d'une *tarditas ingenii* que la dureté paternelle ne faisait qu'accentuer[52]. Or on se souvient que Brutus avait été ainsi surnommé parce qu'il simulait une stupidité congénitale pour échapper à la tyrannie meurtrière du roi[53]. Là encore, il faut souligner que ce surnom n'a pu lui être donné avant le IVe siècle — ce qui ne signifie d'ailleurs pas que le personnage soit entièrement fictif, comme on l'a induit parfois un peu vite[54]. Il est au contraire remarquable que c'est à l'époque où Tarquin et Brutus reçurent leurs surnoms que leur légende se fixa définitivement et que cette époque soit aussi celle où vécut Manlius Torquatus. Chez les deux héros, le schéma est le même : la dureté du père ou du « tuteur » aggrave chez l'un, provoque chez l'autre une *stultitia*, véritable chez l'un, feinte chez l'autre.

L'acte de piété filiale dont la tradition crédite le jeune Manlius[55] rompt apparemment le parallélisme avec Brutus : pour éviter à son père d'être assigné par le tribun de la plèbe M. Pomponius, il se serait rendu dans la demeure de celui-ci et, coutelas au poing, l'aurait contraint à jurer d'abandonner son assignation. Mais, de même que l'appel aux armes lancé par Brutus[56] — brandissant, lui, le poignard dont la malheureuse Lucrèce s'était percé le sein — révèle comme par miracle son *nouum ingenium*, de même, cet attentat révèle la personnalité véritable de Manlius. En outre, leur action, à tous deux, est guidée par le souci de la *pietas* : l'un veut protéger son père, l'autre venger le viol de la vertueuse Lucrèce. Mais cette *pietas* les pousse l'un et l'autre à un acte, non seulement illégal, mais, dans son principe, sacrilège : l'un soulève le peuple contre la personne sacrée du roi, l'autre attente à la *sacrosanctitas* tribunicienne.

Relevons au passage que la victime de cette atteinte porte le nom

48. Liv., I, 49, 4-6 ; 56, 1-2 ; cf 59, 9
49. Liv., VII, 4, 2.
50. Liv., VII, 4, 4.
51. Liv., VII, 4, 5.
52. Liv., VII, 4, 7.
53. Liv., I, 7 sq.
54. R. M. Ogilvie, *op. laud.*, 216 ; W. Schur, *R. E., s. v.* Junius, Suppl. VI, 356-359 ; F. Altheim, *A History of Roman Religion* (trad. H. Mattingly), Londres, 1938, 264 ; A. Alföldi, *Early Rome and the Latins*, Ann Arbor, 1963, 82 sq. ; E. Gjerstad, *Legends and facts concerning early Roman History*, Lund, 1962, 45 sq. ; déjà J. Neumann, *L. Junius Brutus, der erste Konsul*, dans *Strassburger Festschrift z. 46. Versamml. der d. Phil.*, 1901, 316. De même, récemment, J.-C. Richard, *Les origines de la plèbe romaine* .., Rome, 1978, 474 sq.
55. Liv., VII, 5.
56. Liv., I, 59.

d'une des *gentes* qui prétendaient descendre du roi pieux par excellence, Numa Pompilius. Cette prétention est généralement considérée comme contemporaine de l'époque où cette *gens* plébéienne accéda au sacerdoce pontifical, donc au IIIe siècle[57]. Et c'est seulement au IIe siècle que l'annaliste Calpurnius Piso nous livre la liste canonique des quatre fils de Numa : Pompon, Pinus, Calpus et Mamercus[58]. Mais ni le témoignage contradictoire de Cn. Gellius, qui n'accorde qu'une fille à Numa[59], ni la remarque de Plutarque, qui souligne que ces quatre noms trahissent l'effort de quatre *gentes* — Pomponia, Pinaria, Calpurnia et Aemilia (où le *cognomen* Mamercus était fréquent) — pour se donner une origine royale[60], ne prouvent que Calpurnius Piso a inventé cette tradition. Son « faux » consiste peut-être dans l'adjonction de Calpus à une liste qui pourrait bien remonter, dans son état primitif, au IVe siècle. C'est en effet à cette époque que se sont fixées les traditions numaïques[61] et c'est aussi celle où s'illustrèrent les *gentes* numaïques Pomponia, Pinaria[62], Aemilia Mamerca et, bien sûr, Marcia[63]. Il n'est donc pas invraisemblable que le tribun de la plèbe auquel s'attaque Manlius fût d'une *gens* qui se disait déjà numaïque. En ce cas, le lien entre l'acte de Brutus, *exactor regis*, et celui de Manlius, agressant un descendant de roi, s'en trouverait renforcé.

Il convient de remarquer aussi, avec Tite-Live[64], que l'acte illégal et sacrilège de Manlius, non seulement n'aura aucune conséquence fâcheuse pour l'intéressé, mais, par la piété qu'il manifestait, va même lui ouvrir une brillante carrière, puisque Manlius sera élu tribun militaire pour l'année suivante, qui verra son duel épique contre le Gaulois. De la même façon, l'action révolutionnaire de Brutus lui valut d'être le premier consul de la jeune République et c'est à la tête des troupes romaines que, paré des insignes royaux devenus ceux du pouvoir suprême[65], il tombera en combat singulier devant le chef de l'armée ennemie, Arruns Tarquin, fils de Tarquin le Superbe[66].

57. Cf. H. Gundel, *R. E.*, *s. v.* Pomponii, 2324 ; F. Münzer, *Römische Adelsparteien und Adelsfamilien*[2], Stuttgart, 1963, 161 sq. ; E. Gabba, *Considerazioni sulla tradizione letteraria sulle origini della Republica romana*, dans *Entr. XIII, Dond. Hardt*, 161.

58. Plut., *Num.*, 21, 4 ; D. H., II, 76, 5 ; cf. E. Gabba, *ibid.*

59. Cn. Gellius, F 17 Peter ; cf. Plut., *ibid.* ; Liv., I, 32, 1 ; Zon., VII, 6.

60. Plut., *Num.*, 21, 2 sq.

61. Cf. P.-M. Martin, *op. cit.*, 244 sq.

62. Un doute subsiste sur les Pinarii, tôt disparus et si pâles qu'on peut se demander s'ils ont vraiment existé, du moins en tant que *gens* (cf. F. Münzer, *op. laud.*, 155 sqq. ; E. Gabba, *Studi su Dionigi di Alicarnasso. La Costituzione di Romulo*, dans *Athenaeum*, 38, 1960, 195 sq.) ; mais, ce qui paraît assuré, c'est que, par leur *cognomen* Mamercinus, ils étaient étroitement liés aux *Aemilii* (cf. J. Gagé, *Apollon romain...*, Paris, 1955, 316).

63. Par l'intermédiaire d'Ancus Marcius, petit-fils de Numa, et de Mamercus, fils de Numa, surnommé Aemilius ; cf. J. Gagé, *op. laud.*, 314 sq.

64. Liv., VII, 5, 7 sq.

65. Liv., II, 6, 7.

66. Liv., II, 6, 6-9 ; D. H., V, 15, 1-2 ; Plut., *Publ.*, 9.

L'issue du combat, on le voit, est exactement inverse pour les deux héros. Mais la raison en est que le parallélisme des destinées des deux hommes n'est pas encore complet. J.-P. Néraudeau a récemment souligné, dans l'exploit de T. Manlius Torquatus, les traits spécifiques de la *juventus*, classe guerrière chargée d'assumer les nécessités de la violence, mais aussi de conjurer les forces maléfiques du monde[67]. Remarquons au passage que cette analyse s'applique également à l'*eques* M. Curtius. Or il convient de noter qu'au moment de la chute de Tarquin, Brutus était *tribunus celerum*[68], c'est-à-dire, si l'on suit les conclusions que J.-P. Néraudau a données ailleurs[69] et que nous croyons avoir confirmées par d'autres voies[70], le chef d'une organisation archaïque de jeunes gens, analogue à la structure des *hippeis* dans la Grèce archaïque. Ce *tribunus celerum*, que J.-P. Néraudau appelle « prince héritier » et nous « associé du roi » en attendant de lui succéder, n'est assurément plus, en la personne de Brutus, un *juvenis* par l'âge, mais il l'est par la fonction qu'il occupe. Cette fonction rapproche encore les deux hommes.

Au demeurant, cette différence d'âge explique que Manlius ait dû attendre vingt ans avant que sa geste ne recoupe une dernière fois celle de Brutus. Car la légende de Brutus se décompose dès l'origine en trois éléments : le faux imbécile victime de Tarquin, le fondateur-martyr de la République et le Républicain intransigeant. De même, la geste de Manlius comporte trois éléments fondamentaux : l'attardé mental victime de son père, le vainqueur du Gaulois et le général intransigeant. Nous avons vu le parallélisme des deux premiers éléments ; il reste à considérer le troisième. En effet, poursuivant sa brillante carrière, Manlius, après avois été dictateur en 353, devint consul en 340. Cette année-là, où il reçut l'ambassade latine dont nous avons parlé, il s'illustra par un dernier exploit, identique à celui de Brutus condamnant ses fils à mort pour complot monarchiste[71]. Le crime du fils de Manlius était pourtant inverse de celui des fils de Brutus : loin d'avoir voulu détruire l'œuvre paternelle, il avait tenté de rivaliser avec son père en acceptant un duel contre un adversaire latin lors d'une reconnaissance ; mais, ce faisant, il avait transgressé la consigne militaire donnée par son propre père en tant que général. Celui-ci frappa donc son propre fils de la hache[72], faisant ainsi des *Manliana imperia*, pour

67. J.-P. Néraudau, *L'exploit de M. Manlius Torquatus*, dans *Mélanges Heurgon*, Rome, 1976, 685-694.

68. Cf. *supra*, n. 3.

69. J.-P. Néraudau, *La jeunesse dans la littérature et les institutions de la Rome républicaine*, Paris, 1979, 253.

70. Cf. P.-M. Martin, *op. cit.*, 34 sq., 55 sq., 113 sq., 127 sq., 303 sq.

71. Liv., II, 5, 5-8.

72. Liv., VIII, 7 ; Val. Max., II, 7, 6 ; 9, 7 ; VI, 3, 3 ; 4 ; Gell., *N. A.*, IX, 13, 20.

l'éternité, le symbole de la sévère discipline militaire[73]. Brutus avait sanctionné la rébellion civile, Manlius punissait la désobéissance militaire.

Le propre de cette geste de Manlius est donc qu'elle ne fait pas référence à l'époque royale, mais à l'épisode qui, en marquant la fin de celle-ci, constitua l'acte de naissance de la République. Les *imperia Manliana* reçurent même un doublet par anticipation, mais toujours situé dans l'ère républicaine : on prétendit en effet que, pour sanctionner la désobéissance militaire de son fils, pourtant elle aussi couronnée de succès, A. Postumius, dictateur en 431 contre les Volsques, l'aurait de même fait mettre à mort. Le doublet est certainement tardif, puisque Tite-Live, s'il connaît l'expression *Manliana imperia*, ignore encore le dicton *Postumiana imperia*, qui, moins de deux siècles après, est familier à Aulu-Gelle[74]. Ce dernier doublet illustre le lien de continuité qui existe entre l'idéologie républicaine et l'idéologie du Principat.

* * *

Pour nous résumer, le décalque de Brutus à Manlius, puis des *imperia Manliana* aux *imperia Postumiana*, le décalque inverse de M. Curtius à Mettius Curtius, la duplication enfin, ou la répétition des *devotiones* des Decii, voici autant d'indices que l'idéologie républicaine, dans le courant du IVe siècle, est devenue assez forte pour se dégager des références permanentes — et le plus souvent inconscientes — à la royauté. Avec le triomphe de l'idéologie républicaine, la puissance des mythes républicains se montre désormais capable de rivaliser avec la mythologie royale, dont les traits essentiels se fixent à la même époque. Et comme la République, dorénavant, ne nourrit plus de complexe à l'égard du passé royal, elle va se montrer, sans contradiction, à la fois capable d'assumer les traditions relatives à l'époque royale au même titre que son propre passé depuis 509, et habile à mettre ces traditions royales — dès la mainmise sur le Latium, très probablement — au service de sa politique extérieure conquérante.

73. Liv., IV, 29, 6 ; VIII, 7, 22 ; Val. Max. *ibid.* ; Gell., *ibid.* ; I, 13, 7 ; cf. C. Nicolet, *Le métier de citoyen dans la Rome républicaine*, Paris, 1976, 145.

74. Liv., IV, 29, 5 sq. ; Gell., *N. A.*, I, 13, 7.

PARALLÉLISME DES DESTINS
DE T. MANLIUS TORQUATUS ET DE L. JUNIUS BRUTUS

	MANLIUS	BRUTUS
Victimes de la dureté	de son père *Imperiosus*	de son « tuteur » *Superbus*
1. générale	Liv., VII, 4, 1-3	Liv., I, 49, 1-8 ; cf. 53, 5 sq. ; 54 ; 56 ; 59, 9 sq.
2. envers leur famille	Liv., VII, 4, 3 sq.	Liv., I, 53, 5-10 ; cf. 56, 7
Stupidité	réelle, mais aggravée par son père Liv., VII, 4, 5-7	feinte, pour échapper au tyran Liv., I, 56, 8
Acte de piété (qui met fin à cette stupidité)	filiale Liv., VII, 5	civique Liv., I, 59
Récompense immédiate	élu tribun militaire Liv., VII, 5, 8-9	premier consul de la République Liv., I, 60, 4 ; cf. II, 1, 8-10
Exploit guerrier	contre le champion gaulois Liv., VII, 9-10	contre Arruns Tarquin Liv., II, 6
	(chronologie) ↓	↑
Consuls, ordonnent l'exécution de leur(s) propre(s) fils = *Exemplum*	pour avoir voulu imiter son père Liv., VIII, 7 militaire (*Manliana imperia*)	pour avoir voulu faire le contraire de leur père (complot monarchiste) Liv., II, 5, 5-8 civil (*liberator Urbis*)